JOURNAL DES DAMES
ET
DES MODES

Ayuntamiento de Madrid

Ayuntamiento de Madrid

JOURNAL
DES DAMES
ET DES MODES.

Ire ANNEE

Du 1er Juin au 20 Décembre 1912

TOME PREMIER

A PARIS

AUX BUREAUX DU JOURNAL DES DAMES

Rue La Boëtie, N° 62

(Près Saint-Philippe-du-Roule)

1912

HEMEROTECA MUNICIPAL

Ayuntamiento de Madrid

IL EST TIRÉ DE CE JOURNAL :

5 EXEMPLAIRES SUR PAPIER ANCIEN DU JAPON AVEC 3 ÉTATS DES GRAVURES, NUMÉROTÉS DE 1 A 5.

12 EXEMPLAIRES SUR JAPON IMPÉRIAL AVEC 2 ÉTATS DES GRAVURES, NUMÉROTÉS DE 6 A 17.

12 EXEMPLAIRES SUR JAPON IMPÉRIAL AVEC SEULEMENT 1 ÉTAT DES GRAVURES, NUMÉROTÉS DE 18 A 29.

1250 EXEMPLAIRES SUR PAPIER DE HOLLANDE, NUMÉROTÉS DE 30 A 1279.

Exemplaire N° 867

Les gravures ont été exécutées par les soins de M. A. Maire, à Paris.

Ayuntamiento de Madrid

PRÉFACE

« LE JOURNAL DES DAMES (1) »

Il est par les délicats recommandé aux élégantes d'avoir « diverses paires de souliers plus montants les uns que les autres », et voici pourquoi : le premier jour, on met les souliers découverts avec des bas blancs qui, le soir, ont une raie de poussière à la hauteur de la cheville ; le lendemain, on dissimule cet inconvénient en chaussant des bottines plus hautes... Et ainsi de suite jusqu'à ce qu'on se décide à changer de bas.

Ce conseil de propreté, plus ingénieuse que réelle, fut donné, en septembre 1815, à sa clientèle de raffinées, par le *Journal des Dames et des Modes*, et ce trait caractérise assez exactement le genre candide de cette petite feuille, naguère évangile de deux générations de coquettes et de mirliflores. Car le *Journal des Dames*, créé en l'an V de la République, au temps des incroyables et des perruques blondes, vécut jusqu'en 1839, époque des lions et des dandys. L'habile homme qui l'avait fondé était, dit-on, un ancien prêtre ; il se nommait Pierre de La Mésangère. Chassé par la Révolution du séminaire de La Flèche, où il enseignait le dogme, il vint à Paris, afin de s'y procurer un gagne-pain. Manifestement doué de facultés très diverses, il abandonna la théologie, où il était passé maître, pour régenter les falbalas ; à ce préceptorat imprévu, il devint célèbre et fit sa fortune.

(1) Cette notice est extraite du journal *Le Temps*, à la date du mercredi 5 juin 1912, sous la rubrique : « La Petite Histoire ». On a cru bon de la reproduire en tête de la nouvelle collection du *Journal des Dames et des Modes*, dont elle a paru la préface indiquée.

Ayuntamiento de Madrid

Le *Journal des Dames*, avec ses 3.600 planches en couleurs dessinées par des artistes tels que Debucourt ou Horace Vernet, est aujourd'hui une insigne rareté bibliographique; on n'en connaît, je crois, qu'une seule collection bien complète, dont le possesseur actuel a refusé, assure-t-on, 30.000 francs. La feuilleter porte à la philosophie. Ce qui frappe tout d'abord, c'est que les plus grandes catastrophes politiques se produisent sans causer au placide rédacteur, tout à sa mission, le moindre émoi. L'Empire croule, la vieille monarchie s'élève de ses ruines, s'effondre de nouveau, ressuscite une seconde fois; le duc de Berry est assassiné, l'*enfant du miracle* voit le jour; Charles X est chassé; Louis-Philippe s'empare du trône vacant... Aucune de ces bagatelles ne parvient à troubler le beau calme de La Mésangère et de sa petite équipe de collaborateurs anonymes; ils ont de bien plus sérieux soucis, et avec un arrogant mépris des événements politiques, ils continuent à vaticiner, au bruit des canonnades: « Les chapeaux écossais sont moins communs; la paille blanche se soutient; un bas de robe ne saurait être trop orné; il y a des garnitures qui montent au-dessus des genoux; l'hortensia, la pivoine, le chèvrefeuille sont, depuis quelques jours, les fleurs à la mode... » Voilà les révolutions vraiment intéressantes, les seules qui valent d'être prises au sérieux.

Et puis, ce qui surprend, c'est la tyrannie qu'exerçait sur ses contemporains l'ex-professeur au séminaire de La Flèche; le Comité de salut public fut moins puissant que lui, Napoléon moins obéi; aucun des despotes contre lesquels s'insurgèrent les Français de ces temps reculés ne fut pourtant plus rigoureux ni plus impitoyable; on ne se doute pas du dur régime imposé, de 1812 à 1825, à tout homme qui se pique d'élégance et tient à faire figure dans le monde. Dès le matin, il doit se teindre les jambes en rose afin de mieux faire ressortir la broderie de ses bas de soie « noirs, à jours et à bouquets », il passe une chemise à « l'anglaise », boutonnée dans le dos, moins sujette à se déplisser que l'honnête chemise nationale; attache à sa culotte de casimir des bretelles de ruban blanc moiré, brodées d'or, à palmettes dites « de cachemire »; il doit ensuite tuyauter son jabot de dentelle; nouer sa cravate de batiste qui fait trois fois le tour du col; se passer au cou une cordelière d'or à laquelle sont suspendues des breloques. Alors seulement il met son gilet de piqué blanc, son frac, pose sur sa tête un chapeau rond dont la coiffe est de maroquin blanc ou bleu; enfile des gants couleur azur. Ainsi travesti, un mondain peut se montrer dans un salon; quelques originaux, il est vrai, refusent de s'assujettir à

Ayuntamiento de Madrid

ces obligations — « mais, professe le *Journal des Dames*, ce ne sont pas ceux qu'on regarde, qu'on recherche, qu'on admire ».

Si l'élégant monte à cheval, il doit passer à l'un de ses doigts une bague anglaise dont le module est stipulé et tenir à la main, en manière de cravache, un sarment de vigne. Veut-il conduire son tilbury, il revêtira une redingote couleur *mousse de Longchamp*, garnie d'un col de velours si long qu'il atteint presque les reins, et le bon genre est de s'asseoir sur un grand manteau à carreaux écossais, doublé de rouge, dont les trois collets retombent sur le dossier de la voiture; encore doit-on prendre soin que le pantalon fasse ressortir avantageusement la doublure du manteau; les teintes *peau de lièvre* et *souris effrayée* sont, dans ce but, particulièrement recommandées.

Pour les femmes, la persécution est sans répit; tous les cinq jours, les chapeaux changent de construction, de matière et de garniture; les décrets de La Mésangère, sur cet article important, témoignent d'une versatilité proche parente de la démence. Le 10 mai 1812, par exemple, la paille des chapeaux doit être blanche, ornée de cinq à six plumes, pas davantage, retombant « en saule pleureur »; — le 15, tout est changé: la paille est jaune, on la garnit de taffetas écossais « avec un bouquet de cinq à six roses, panachées des cinq ou six couleurs qui composent le taffetas »; — le 20, l'écossais a disparu; — le 25, les chapeaux sont blancs, doublés de vert; — le 5 juin, le mot d'ordre est de porter sur la tête trois boules d'hortensias; — le 10, rubans de gros de Naples ou de gaze; — le 20, plus d'hortensias, ni de rubans; des marguerites ou des *bleuets rouges et jaunes*, ce qui est bien déroutant pour des bluets; — le 25, suppression complète des fleurs, des rubans et des plumes; on les remplace par des ailes semées d'étoiles; l'expérience audacieuse d'un aéronaute viennois impose cette modification — le 30, il n'est plus question de l'aéronaute; il faut porter un bouquet de paille frisée; quelques coquelicots sont permis...

Aux plus sombres jours de l'an II, Anaxagoras Chaumette recommandait aux citoyens d'arborer au bonnet la cocarde nationale. Les Parisiennes se soumirent en rechignant et crièrent à la tyrannie, car le tricolore ne va pas à tous les teints: que serait-il arrivé si la Commune de Paris avait promulgué des arrêtés aussi draconiens que ceux du *Journal des Dames et des Modes*? L'insurrection eût été générale; peut-être que la Révolution n'aurait pas duré six semaines...

L'aéronaute autrichien qui eut la gloire de fixer pour trois jours la folle inconstance des coquettes et de donner son nom à une coiffure — le chapeau à la Degen — avait formé le

Ayuntamiento de Madrid

projet de traverser Paris en volant au moyen d'un appareil de son invention. Il s'enleva de Tivoli, suspendu par un fil d'acier à un ballon gonflé de gaz et ayant, attachées à son dos, deux ailes à l'aide desquelles il espérait se diriger dans l'espace. Tous les habitants de la ville étaient dans les rues ou sur les places. Le succès de l'expérience fut médiocre : le vent poussa l'aéronaute vers Vaugirard et la descente s'opéra dans le parc de Sceaux. Il advint que, comme la chauve-souris de la fable, le hardi Viennois fut renié et malmené par tout le monde : les mécaniciens lui reprochaient le ballon ; les physiciens ne lui pardonnaient pas les ailes ; les uns et les autres déclaraient la chose sans intérêt. Encore si Degen s'était cassé les reins... Mais non ! Pas le moindre accident ; c'était ridicule !

On rencontre, dans la chronique de La Mésangère, nombre de petits faits précieux pour l'histoire intime de Paris et pour celle de la vie privée d'autrefois. J'apprends là l'origine de la *terrasse* de nos cafés : cela date du mois de juin 1815. Les promeneurs affluant à Coblentz — ainsi désignait-on la partie du boulevard qui s'étendait de la rue Cérutti à la rue Le Peletier, — Tortoni, dont les glaces étaient renommées et les salons encombrés, plaça des tabourets devant sa porte ; d'autres s'avisèrent de poser des chaises sur le boulevard, entre la rue Taitbout et la rue du Helder, dans la contre-allée sablée, en bordure du pavé — il n'y avait pas de trottoirs. On suspendit des lanternes aux arbres et l'innovation eut tant de succès, les élégants et les belles dames l'adoptèrent « moutonnièrement » avec tant d'assiduité, que ce coin de Paris prit, pour un temps, le nom de *boulevard Panurge*. Entre la rue Le Peletier et le carrefour Montmartre, des chaises encore ; mais point de lanternes : c'est le *boulevard sombre*, réservé aux « promeneurs » ; quant à l'autre côté de la chaussée, il restait le domaine des bourgeois, des marchands, des vieux soldats et des ouvrières. « Là, note avec dédain La Mésangère, les enfants jouent autour des chaises, les châles sont de Reims, les chapeaux sont sans plumes et les bas sans coins à jour ; c'est le rendez-vous des braves gens, le *boulevard tranquille.* »

On découvre encore, en feuilletant la pimpante gazette, que bien des amusements que nous jugeons nouveaux sont pour le moins centenaires. Quel flâneur des boulevards ne s'est extasié sur le proverbial génie de nos camelots en regardant le petit bonhomme de carton qui, au centre d'un cercle admiratif, obéissant à la voix, se dresse, se couche, danse, s'assied et se relève, sans que personne le touche — apparemment du moins ?

Ayuntamiento de Madrid

Eh bien, ce cartonnage animé était en grande vogue à la fin de 1812 : le temps où parvenait en France la nouvelle des épouvantables désastres de Russie, du passage de la Bérézina, de l'épopée lamentable de la Grande Armée. Quel émoi, quel deuil, quelle obsession dans Paris! Peut-on imaginer l'angoisse torturante qui étreint tous les cœurs? Ecoutez La Mésangère à la date du 20 décembre 1812 : « J'entrai dans un salon, il y avait cercle : — Chut! chut! entendis-je de toutes parts; pas le mot, n'ouvrez pas la bouche et asseyez-vous... — Mais qu'est-ce donc? repris-je à voix basse; est-ce qu'on raconte quelque chose d'intéressant? Se serait-il passé quelque événement tragique? Ou ferait-on lecture d'un chef-d'œuvre nouveau? — Bah! me répondit ma voisine, nous ne nous gênerions pas pour de semblables riens; ce que vous allez voir est bien plus curieux; portez les regards du côté de la cheminée; voyez-vous cet homme à terre, assis à la manière des tailleurs; regardez ce pantin... — Quoi, cet homme? — Non, ce pantin, ce pantin de carton, vous dis-je, qu'il fait jouer, sauter, danser à volonté; mais regardez donc; c'est comme une magie, un enchantement; l'homme ne touche pas le pantin et le pantin se meut à la volonté de l'homme! avez-vous jamais rien vu de plus miraculeux? — Mais, ma chère voisine, cela me paraît bien simple : quelque procédé de physique, un peu d'aimant... que sais-je? — Taisez-vous, je ne veux plus vous entendre... »

Tel est le ton. Croyez bien que ce La Mésangère était un profond philosophe. Son esprit, façonné aux austères études théologiques, en avait gardé l'empreinte, et tout en régnant despotiquement sur les frivolités parisiennes, il professait pour ses adeptes soumis une sorte de mépris hautain et amusé : c'était Alceste, devenu par le malheur des temps marchand de rubans verts. Et le voici de nouveau d'actualité, car le *Journal des Dames et des Modes* renaît; il nous revient tel qu'il fut en l'an V; même format, mêmes caractères, même papier, mêmes badinages, et, on peut l'assurer, même influence. M. Jacques de Nouvion, qui opère cette résurrection, a longuement étudié l'œuvre de La Mésangère, et il l'a jugée si parfaite qu'il la continue — après soixante-treize ans d'intervalle — sans y rien modifier, même pas les procédés d'impression. Debucourt et Horace Vernet ne sont plus là pour l'illustrer; mais nous avons MM. Bernard Boutet de Monvel, Drian, Abel Faivre, G. Barbier, Gosé, Paul Iribe, Charles Martin... Le premier fascicule de la nouvelle série est présenté aux lecteurs par M. Anatole France (*Journal des Dames et des Modes*, 1er juin 1912); et soyez bien persuadés que cette petite feuille

Ayuntamiento de Madrid

va nous tyranniser — et par conséquent nous plaire — comme elle l'a fait pour nos pères pendant un demi-siècle. Notre Paris est semblable à ce qu'il était autrefois; il n'a rien perdu de ses précieuses qualités d'engouement pour le joli et l'inutile; il est, comme il y a cent ans, laborieux, enthousiaste, frivole, ingénieux, amoureux du changement, affolé d'élégance : il n'a pas changé sur ce point depuis le temps des merveilleuses et il ne changera pas de longtemps... Heureusement!

T. G.

Ayuntamiento de Madrid

N° 1. (Première année.) 1er Juin, 1912.

JOURNAL DES DAMES
ET
DES MODES.

Ce Journal paraît tous les dix jours, le 1er, le 10 et le 20 de chaque mois. Chaque numéro contient de une à cinq Gravures coloriées : Modes, Meubles et Bijoux. — *Les bureaux sont*: rue La Boétie, n° 62.

Le tirage est limité à 1.250 ex. numérotés. — Le prix de l'abonnement est fixé à 100 francs par an pour la France et 120 francs pour l'Etranger. Il est tiré en sus 29 ex. de luxe : dont 5 sur vieux Japon avec 3 états des grav. à 500 fr. par an ; 12 sur Japon impérial avec 2 états à 300 fr. et 12 sur Japon impérial à 200 fr. — Il n'est pas accepté d'abonnement d'une durée inférieure à un an.

PARIS.

Ce 31 mai, 1912.

On voyait encore, il y a une quinzaine d'années, aux étalages des bouquinistes et des marchands d'estampes des tomes dépareillés et des gravures détachées du *Journal des Dames et des Modes*, publié de l'an V à l'année 1839, par La Mésangère, et qu'entre curieux et libraires on nomme simplement *le La Mésangère*. Maintenant le recueil complet est introuvable et les moindres fragments se vendent très cher.

Je ne sais si quelquefois des gens graves ont méprisé le La Mésangère ; les gens graves sont volontiers un peu sots. Mais ce dont je suis sûr, c'est que le La Mésangère est un monument précieux de l'histoire de France à la fin du XVIIIe siècle et au commencement du XIXe. On ne connaît point une société quand on ne connaît point les modes qui y régnèrent. Le costume révèle les mœurs, et ce sont, par exemple, les toilettes des citoyennes Tallien et Beauharnais qui font comprendre l'esprit thermidorien. Je tiens pour étroitement borné l'historien de la Révolution ou de l'Empire qui n'a pas beaucoup feuilleté les journaux de modes.

De ces journaux, le La Mésangère n'est pas le plus ancien ; mais il présente la suite ininterrompue des modes françaises durant quarante-et-une années. Et cela en 3.624 planches gravées

Ex. N° 867

Ayuntamiento de Madrid

et coloriées dont chacune est une manière de petit chef-d'œuvre. Ces planches sont pour la plupart des ouvrages de Debucourt et d'Horace Vernet ; aujourd'hui, les amateurs se les disputent très âprement.

Le texte du *Journal des Dames et des Modes* ne manque pas non plus d'intérêt. On y trouve des anecdotes curieuses sur la société qui vit en souriant tant de révolutions. Ce charmant journal disparut en 1839, fondu dans une publication plus récente : *Le Follet*. On ne sait ce qui amena sa fin. Peut-être la mort de La Mésangère qui était l'âme de ces petits cahiers aimables. D'ailleurs on était dans un âge très romantique et aussi très industriel ; la tradition de la gravure au burin et de la bonne typographie se perdait ; le *Journal des Dames et des Modes* n'aurait pu garder son charme suranné dans l'invasion de la presse à bon marché. Il avait bien fait de mourir.

Au bout de soixante-quinze ans, il renaît. Il renaît par les soins de quelques esprits ingénieux et artistes.

Il renaît pour les curieux (s'il en est encore) que ne contentent pas les journaux de modes tirés à plusieurs milliers et illustrés par la photographie. Et si les éditeurs nous rendent très exactement, dans son format, avec son papier, son impression, ses procédés de gravure et de coloris, le vieux classique des modes d'autrefois, c'est qu'ils entendent le continuer agréablement et devenir les classiques charmants de la mode d'aujourd'hui et de demain.

ANATOLE FRANCE.

SOIR SUR LA TERRASSE.

Nous sommes seuls ; puisque tu m'aimes
J'aurai peur si je vois tes yeux,
Evitons la douceur suprême :
Ne restons pas silencieux.

La terrasse est comme un navire ;
Qu'il fait chaud sur la mer, ce soir !
On meurt de soif, et l'on respire
L'ombre noire du jardin noir.

Les aloès fleuris s'élancent ;
Ecarte de moi, si tu peux,
Tous ces parfums, tous ces silences,
Qui s'accumulent peu à peu...

Ayuntamiento de Madrid

On entend rire sur la place,
Je sens à tes yeux que tu crois
Que ce sont des corps qui s'enlacent.
Ce soir, tout est désir pour toi.

L'âcre odeur des filets de pêche
Pénètre l'humble nuit qui dort.
— Sur ma main pose ta main fraîche
Pour que je puisse vivre encor...

COMTESSE DE NOAILLES.

PETIT MANUEL DE LA BONNE COMPAGNIE

OU

LE CAUSEUR DES SALONS.

Le causeur des salons devra se pénétrer de ce principe : qu'on ne fréquente point la bonne compagnie pour s'amuser .

Il y travaillera .

Il travaillera dans les épithètes rares , les anecdotes à pointe empoisonnée et les amitiés inédites . Si les loulous dits papillons sont à la mode , il adoptera , par exemple , le porc-épic . Il dira de son animal favori :

— J'aime mon porc-épic pour sa tendresse défensive .

D'où il tirera un court et littéraire argument sur les âmes affectueuses que le siècle contraint à se hérisser .

Il parlera du passé avec d'autant plus de vénération qu'il aura le souci de son avenir .

Il choisira dans la société la vieille dame à l'œil sévère ou l'ironiste qui le considèrent comme un importun et causera pour eux , en négligeant le reste de la compagnie . Ainsi le bon avocat d'assises pour le juré récalcitrant .

Il plaisantera les gens du monde avec les artistes et vice-versa . Si les deux éléments se trouvent , par hasard , confondus , il les conciliera par un sourire où chacun croira trouver une approbation et un mépris complices .

Aussi dira-t-on de lui : « Ce n'est pas un garçon ordinaire; il sait mépriser . »

Il s'efforcera de ne point vieillir : le causeur se porte jeune , cette année .

Ayuntamiento de Madrid

Un brin d'espièglerie ne messiéra point : il troublera les joueurs de bridge, ses ennemis, tel Alfred de Musset touillant, de sa badine, les dominos des placides clients du café de la Régence.

Il se dira chaviré par certaines nuances : le rouge des laques chinoises, le gris de certaines soies, le jaune du papier de boucherie, le lie-de-vin des œufs durs.

La toilette féminine le préoccupera; il en parlera avec des gestes *hartistiques*, comme disait Flaubert, et esquissera certains modèles de son pouce tour à tour abaissé et relevé, à la façon des Romains demandant la grâce ou la mort des gladiateurs.

S'il rencontre un autre causeur, il lui cédera la cheminée avec politesse. Ensuite il l'écrasera, de tout son silence hostile.

Enfin, il aura les apparences de l'enthousiasme, sur fond de j'm'en fichisme, telle la glace dite surprise, faite de brûlante crème au chocolat versée sur une bombe à la vanille.

HENRI DUVERNOIS.

LES SOIRÉES DE PARIS.

Les Comédiens Français ont enfin représenté l'*Iphigénie* de Jean Moréas. Les beaux vers foisonnent en cette œuvre dont l'ensemble inspire plus de respect qu'il ne cause d'agrément. Près de certaines scènes familières et touchantes, telles que l'arrivée de Clytemnestre et d'Iphigénie, le dernier acte semble d'autant plus naïf. Il est interminable, gauchement mis en scène, sans mouvement, sans vie. Mais, je le répète, quels beaux vers! Le souvenir de Racine ne laisse point de s'imposer. Toutefois, les manières dont Racine et Moréas prirent en Grèce leur inspiration sont différentes. Il semble que Racine, pour puiser aux sources d'Hellénie, se soit servi d'une aiguière svelte, mais pompeuse; Jean Moréas nous restitue la source même, avec son entourage d'oliviers frémissants et tout le ciel qui s'y reflète.

Mme Bartet fut Iphigénie. C'est dire que la beauté, la candeur, le charme, et, quand il l'a fallu, la patriotique exaltation du personnage, ont eu, grâce à l'interprète, l'expression la plus harmonieuse.

Les *Impressions d'Afrique*, de M. Raymond Roussel, qu'on représente dans le théâtre fondé par M. Antoine, sont impressionnantes, en vérité! Cette pièce fut diversement accueillie. Certains de ses passages indisposèrent le parterre. Même, les gardes de ville durent mettre hors de la salle un particulier dont les cris, joints aux murmures, troublaient le jeu des comédiens. On assurait, durant l'entr'acte, que l'auteur avait voulu mystifier

Fac-Sim

Ayuntamiento de Madrid

N° 30 (Seizième Année) 31 Mai, 1812.

DE LA SEINE

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît avec une gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 avec deux gravures, (9 fr pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trim.re pour l'étranger.*

En 1802, *a été commencée, pour servir de supplément au* Journal des Dames, *une suite de Gravures coloriées, format in-4.° oblong, de* Meubles, Draperies, Bronzes, Orfèvrerie et Voitures. *Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de* 10 *francs* 50 *centimes, port franc. Les Livraisons de l'année* 1812 *comprendront les N.os* 349 *a* 367.

PARIS.

Le 30 Mai 1812.

La parure des femmes de Paris varie tellement qu'il est bien difficile de la caractériser, et sans cet instinct qui nous fait reconnoître une figure au milieu de tant de figures ressemblantes, ce n'est pas au costume qu'un mari pourroit distinguer sa femme au milieu des femmes des voisins. La mode n'a peut-être jamais été aussi inconstante, et jamais le Français léger n'a passé avec plus de facilité du blanc au noir et du noir au blanc. La coëffure, je ne veux pas dire celle de ces messieurs, mais la coëffure des dames a des bases un peu plus certaines, et les changemens en sont plus périodiques et plus réglés. En général la coëffure des têtes antiques paroît être tour-à-tour le modèle de la coëffure de nos têtes modernes : et nos nymphes de Paris veulent ressembler successivement, et dans le cours d'une année, à toutes les divinités de la mythologie. En bornant même un peu cette comparaison, on pourroit réduire à quatre les diverses coëffures en vogue à Paris : en automne, coëffée d'un chapeau-casque, une élégante veut ressembler par la tête à Diane. En hyver, la tête ornée d'un bandeau ou d'un diadême, toutes nos Parisiennes sont des Junons ou des Vénus. Au printems, couvertes de fleurs et de verdure, ce sont autant de Flores. En été, quelques épis, des bleuets, des coquelicots suffisent pour transformer toutes nos Pénélopes en Cérès ; et, en quatre mots, on peut ainsi caractériser les divers genres qu'on donne à la coëffure : elle est noble et sévère pendant les mauvais tems, coquette et gracieuse tant que durent les beaux jours.

Fac-Simile de la première page du n° du Journal des Dames et des Modes *du 31 Mai 1812.*

Ayuntamiento de Madrid

Ayuntamiento de Madrid

(1230)

Chapeau de Gros de Naples. Canezou et Robe de Perkale.

Ayuntamiento de Madrid

HEMEROTECA MUNICIPAL

Ayuntamiento de Madrid

Habit de soirée. Gilet de piqué blanc. Chaussettes de soie blanche.

Ayuntamiento de Madrid

HEMEROTECA MUNICIPAL

Ayuntamiento de Madrid

Toilette d'Été Blouse de Linon sur Jupe de foulard

Ayuntamiento de Madrid

HEMEROTECA MUNICIPAL

Ayuntamiento de Madrid

l'assistance . D'autres , plus perfides , juraient leurs grands dieux qu'il n'avait point dans l'esprit tant de noirceur et qu'il avait composé avec le plus redoutable sérieux du monde les curiosités dont il offrait l'assemblage .

M . Raymond Roussel est un écrivain singulier , digne d'être mis en observation et duquel on peut beaucoup attendre . Sa tournure d'esprit est très spéciale , ses dons sont peu communs . . .

Les Danseurs russes sont revenus et ont recommencé de charmer nos regards . La bonne société se presse à ces spectacles où M . Gabriel Astruc répand un faste digne des contes orientaux.

Les deux nouveautés de cette année sont *Thamar* et le *Dieu bleu* .

Thamar est un ballet où nous retrouvons l'histoire d'une reine voluptueuse et cruelle qui précipite dans la mort les amants dont elle s'est rassasiée . Palais , costumes , paysages , sont enluminés sauvagement ; le vent des steppes fait palpiter les draperies ; la musique a des cris barbares ; les danses voluptueuses dont Thamar réjouit sa vue , en attendant qu'elle contente ses autres sens , sont animées d'une impressionnante frénésie .

Pourquoi ces œuvres ont-elles à nos yeux tant de prix ? Peut-être faut-il en chercher la cause dans une réaction contre l'amollissement qui nous a gagnés , à vivre toujours dans les décors fades et blanchâtres de nos intérieurs Louis XVI . Un besoin de renouvellement nous est venu . Sans doute les excès de coloration que M . Bakst nous offre sont-ils propres à nous bouleverser un peu ; mais nous sentons bien que ces excès mêmes sont nécessaires pour nous rendre l'amour des couleurs franches . Ne blâmons pas cette réforme parce qu'elle exagère . Le goût français aura bien vite rétabli l'équilibre .

La seconde nouveauté fut le *Dieu bleu* . Ici , point de violences, mais du mystère . Le mystère fut même plus mystérieux encore qu'on ne l'eût souhaité , car il s'étendit aux personnages de la pantomime , lesquels dansèrent dans de demi-ténèbres . Cela n'empêcha point de goûter la musique de M . Reynaldo Hahn.

Paul Reboux.

Il n'est plus de mode d'orner d'une fleur la boutonnière de l'habit noir . Nos élégants n'en veulent plus . Seul , M . André de Fouquières demeure fidèle à l'œillet mauve qui est sa fleur préférée .

Sous le prétexte que les colliers de perles ne se portent plus en collier , on voit des dames qui les adaptent d'étrange manière comme garniture à leurs robes du soir : d'abord cousus dans le

Ayuntamiento de Madrid

dos, ils passent sur l'épaule, puis s'accrochent au décolleté, d'où ils retombent en pendeloques sur la robe. Cela rappelle ces garnitures trop abondantes que certaines élégantes de province combinent avec des pièces de dentelle qu'elles ne veulent pas couper et qui se poursuivent jusqu'au dernier bout en coquillés, drapés, châles, ruches, froncés, etc. C'est tout le contraire du bon goût.

Une élégante portait, à la réouverture de la Cigale, de minuscules souliers de satin noir à talons de cristal. Sur le devant, de larges boucles anciennes mêlaient les derniers feux de leurs roses ternies à l'éclat du satin.

Au bois, le matin, on ne voit que tailleurs blancs, en drap, flanelle, tissu éponge, fresco, etc. Beaucoup de nos dames ne veulent porter, avec ces costumes, que des souliers blanc et noir.

Qu'il faut vivre aux champs.

C'est très simple. Il y a des gens qui ont le goût du martyre : ceux-là vivent à Paris. Puis, il y a les personnes épicuriennes et délicates : elles vivent aux champs.

Les ascètes qui ont le goût du martyre aiment à entendre toute la nuit des bruits aigres et maussades, comme les cris des autos et ceux des tramways. Ils se plaisent à se voir entourés de pierre noirâtre, dès qu'ils mettent le pied hors de chez eux. La vue des toits de cheminées les contente, l'odeur de la boue, des automobiles, de l'acétylène et des égouts leur murmure bien des choses. C'est un charme pour eux que d'avoir le teint blême et les yeux bouffis, d'engraisser, de gonfler plutôt, faute d'exercice, et de n'avoir aucune excuse pour manquer aux thés fastidieux ou aux dîners en ville, dont ils prévoient pourtant toute la tristesse...

Au lieu que les sybarites qui ne logent point dans Paris, voilà des voluptueux ! A eux les réveils délicieux. A eux les parfums. A eux les parterres, et la ferme, et la forêt prochaine ! A eux les mensonges innombrables et faciles.

Il faut d'ailleurs bien définir les mots dont on use. Quand je viens vous parler de vivre hors la ville, je n'entends pas que l'on aille à la campagne... Fi donc ! « à la campagne », ceci est du dernier bourgeois : l'on se rend « à la campagne » dans la quinzaine de Pâques, pour les vacances des enfants, comme on va « à la mer » en août-septembre. Et puis, « la campagne », toute l'année, cela vous a on ne sait quel air province : on pense

Ayuntamiento de Madrid

à M. le chanoine, et à ces dames du bourg, qui ont les ongles mauves et les cheveux tirés.

Non, point de « campagne ». Il s'agit seulement de pouvoir dire avec un certain dandysme : « Moi, je vis aux champs ». Vous sentez, n'est-ce pas, comme c'est plus littéraire, plus joli ? Vivre aux champs, cela signifie que l'on rentre chez soi en berline, par un chemin creux, le long d'une allée à ornières. Du porto vous attend, un grand feu l'hiver. Le lendemain, vous forcerez la loutre à pied, avec vos barbets, vous chasserez à courre, reviendrez bien las, et feuilletterez quelque vieux livre le soir, en écoutant le vent se plaindre aux volets clos. Vous aurez des faucons, des lévriers. L'été, vous pêcherez la truite, et surveillerez vos foins, en songeant à Virgile.

Cela signifie aussi que vous participez à cette existence romanesque des châtelains... « Aux champs », songez-y donc ! On s'exprimait ainsi sous l'ancien régime. Quiconque était las de la ville et de ses beaux hôtels, ou de la Cour et de ses soucis, gagnait les champs, c'est-à-dire les châteaux magnifiques, les domaines de Carabas, les charmilles, les vasques, les horizons bleuâtres. Alors, voici donc que ces images de luxe vous environnent désormais, du moment qu'à votre tour vous avez émigré aux champs. L'on vous imaginera confusément menant ce qu'on nomme la « vie de château » : entendez par là, chaque soir, le bal de Cendrillon, pour le moins. Tout cela est bien poétique.

Enfin, que de mensonges, et si aimables ! Quelqu'un parle devant vous de chevaux, de chiens ? Eh bien, mais vous montez comme un centaure, vos meutes sont dignes de Diane farouche. Qui donc ira y voir ? On parle d'art, du goût et des couleurs ? L'homme des champs sourit supérieurement, habitué qu'il est aux plus fines émotions que donne la nature. Quelqu'importun vous a-t-il invité ? Vous ne savez si vous pouvez venir, car, de la campagne, c'est si compliqué ! Votre amie commence-t-elle à vous lasser ? Mille obstacles imprévus peuvent naître à votre gré de l'éloignement, et il deviendra de plus en plus difficile, comme par enchantement, d'accomplir les 45 minutes de trajet...

Car, bien entendu, « aux champs », c'est à 45 minutes de Paris : cela va de soi. L'on doit venir pour un oui, pour un non, il est galant de se trouver à Paris tous les jours... Par exemple, une dame vous a-t-elle souri ?

« — Madame, je vous verrai demain, à tel lieu, à telle heure.

— Mais je croyais que vous habitiez très loin d'ici ? Je vous imaginais sous l'aspect d'un fier hobereau, toujours en selle et fouaillant ses chiens.

— C'était pour vous séduire, mon enfant,

Ayuntamiento de Madrid

— Et vous venez si aisément ?
— Je viendrai dorénavant .
— Allons donc !
— Pour mieux vous plaire encore , mon enfant . . . »
Sur quoi , le loup se jette sur le Chaperon rouge et le mange .
C'est cela , la vie aux champs . C'est délicieux .

MARCEL BOULENGER.

MODES.

On s'aperçoit maintenant que la mode des paniers n'a pas aussi complètement réussi que le désiraient les couturiers . Nous n'avons pas des paniers , mais simplement des diminutifs de paniers . C'est suffisant pour marquer une tendance très nette de la mode au flou et aux drapés . On voit en effet beaucoup de retroussés souples et harmonieux , et peut-être plus encore de longues étoles de dentelles ou d'application gracieusement relevées sur le côté des robes . Cependant nombre d'élégantes ne peuvent se désaffectionner des sobres fourreaux qui ont habitué nos yeux à une « ligne » un peu raide , un peu sèche peut-être , mais agréable quand même . Les pseudo-paniers que l'on a vus ces jours derniers semblent un heureux compromis entre ces fourreaux tout droits et les vrais paniers que l'on voulait ressusciter : ils sont plus « femme » que ceux-là et moins encombrants que ceux-ci ; en outre ils ont l'avantage de pouvoir être portés sans ridicule par toutes les femmes , les petites et les grandes , les grasses et les maigres . C'est à considérer . On a déjà vu des robes de lingerie à Auteuil et à Longchamp , beaucoup étaient garnies de dentelle et agrémentées de drapés en mousseline de soie noire rattrapés dans la dentelle . La garniture de velours noir qui faisait encore fureur sur ces robes l'an dernier ne se reverra pas cette année . Tant mieux ! Mais la mousseline de soie noire aussi est de trop . Comme garniture , sur nos robes de lingerie , quelques belles dentelles devraient toujours suffire , avec une large rose de France au corsage .

A la feuille de ce jour sont jointes les gravures 1 , 2 et 3 — ainsi qu'un *fac-simile* de la première page du *Journal des Dames et des Modes* du 31 mai 1812 .

La reproduction des gravures et des articles de ce journal est absolument interdite, même par extrait.

Le Gérant : JACQUES DE NOUVION. Imp. de Vaugirard, Paris.

Ayuntamiento de Madrid